

Éric Perrin

La rue, les galères, Rimbaud, la vie...



Éric Perrin

La rue, les galères, Rimbaud, la vie...

© Éric Perrin, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1723-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je l'ai vu une première fois avant-hier. Il a croisé mon regard et m'a détaillé de la tête aux pattes si j'ose dire. Il a regardé aussi Maurice. Il semblait se demander ce qu'on faisait ensemble. Moi aussi au début.

Il pleuvait, j'avais un manteau ridicule, je l'admets mais on fait comme on peut, encore heureux d'en avoir un.

Je l'ai revu hier, toujours sous la pluie, pas froid mais humide, impossible de sécher, en plus, on sent le chien mouillé et on n'arrive pas à s'en débarrasser. Il allait je ne sais où.

C'est la troisième fois qu'il s'est arrêté, il a parlé à Maurice. Il lui a demandé de quoi on avait besoin, mais de tout, c'est évident ! Moi : manger, dormir au chaud , se poser... Maurice boire aussi et surtout. Il lui a donné cinquante euros et il est parti.

Pendant une semaine, on ne l'a plus vu, on a pensé qu'il était reparti. On l'a revu au parc où on passait nos journées, sur notre banc. Il n'était pas habillé comme les autres fois, il était plus décontracté. Comme pour s'approcher de nous via son vestiaire. Ses fringues étaient quand même pas trop proches des nôtres. Il a donné des cigarettes à Maurice. Rien pour moi ; pas cool. Je leur ai tourné le dos. Ils ont commencé à se parler.

J'écoutais discrètement. Maurice lui parlait de sa vie d'avant, enfin, c'était sa version. L'autre opinait, se plongeait dans son histoire.

Je n'ai pas toujours vécu comme ça, dans la rue, Maurice non plus.

Ça t'arrive d'un seul coup sans crier gare. Tu vis, tu es happé, t'as baissé ta garde et soudain tout se dérègle. D'ailleurs, je ne le connaissais pas le Maurice, tu parles, j'étais d'un autre milieu. J'étais aimé, choyé, on partait en week-end et en vacances, bref la belle vie.

Ça a duré quelques années jusqu'à ce que Bertrand passe les bornes. Il avait tout ce couillon mais il en voulait encore plus, ça l'a perdu. Il a fait des écarts, il les a provoqués nos ennuis. J'ai rien vu venir. J'entendais bien des bribes de conversation au téléphone, des visites d'hommes en costume avec des gros dossiers sous le bras ou dans des sacs en cuir. Mais sans plus.

Ce qui m'a mis la puce à l'oreille, c'est quand Bertrand a été emmené par les flics un matin. Ils ont sonné à 6h, je dormais tranquillement, ces coups sur la porte de l'hôtel particulier m'ont fait sauter en l'air.

J'ai foncé jusqu'à la fenêtre, juste eu le temps de le voir s'enfoncer à l'arrière d'une voiture bleue, une sirène et puis bye-bye Bertrand. C'est là que ça a débuté.

Maurice, lui c'est différent. Il n'a jamais brillé, jamais connu l'opulence. Ils étaient cinq enfants, lui le troisième, celui qu'on ne voulait déjà plus, le fruit du hasard et surtout de la guigne. Elle ne l'a jamais quitté, la preuve, il suffit de le regarder.

C'est ce qu'il a commencé à expliquer à l'autre qui s'est assis à côté de lui.

Ça fait un paquet de fois que j'entends ça. Toujours la même litanie : la mère qui faisait des gosses en veux-tu en voilà, les pères intermittents alternants sans qu'on sache qui a fait quoi. Des allers-retours, des engueulades, des baffes et de la débrouille déjà.

L'école pas son truc ; le français aucun rapport avec celui parlé chez lui. Quand tu pars de là, tu découvres une langue étrangère dans ton propre pays. Et quand tu rentres chez toi, tu ne la pratiques pas, tu l'oublies tout de suite.

Le calcul, plus utile pour vérifier la monnaie à la superette, pour pas se faire plumer par les potes.

L'histoire, un monde inconnu, une autre planète.

La géographie, si on connaît son quartier à fond, ici à Roubaix, ça suffit.

Bilan : à 14 ans tapantes, on la quitte cette école. Vrai vie me voilà !

L'autre a sorti un carnet, il a demandé s'il pouvait prendre des notes. Maurice a opiné en s'envoyant une lampée.

Je me suis endormi, je la connais son histoire. Quand je me suis réveillé, il était parti.

Maurice s'est ébroué et on a levé le camp.

Je m'appelle **Alain**, je suis journaliste, enfin j'essaie.

J'aimerais écrire un scénario et faire un film, un vrai, pas un court-métrage. Je cherche une idée, l'inspiration. Pas facile ! J'erre souvent pour voir les gens, les respirer. Au bistrot, t'écoutes et tu tombes sur des brèves de comptoir : déjà pris...

J'ai essayé d'écrire des histoires. Au début, ça sort vite, en rafales, on pense que c'est parti, puis le flot se tarit, il reste un filet et ça s'assèche. On se dit que ça va revenir et bien non. On reprend une autre histoire et basta, même effet.

J'en suis réduit aux chiens écrasés comme on disait. Ça me revient de loin cette expression, les chiens écrasés, mais ça aussi , c'est pris, c'est aussi le titre d'un polar.

J'assiste à des assemblées générales d'associations, souvent gérées par des vieux. Trois questions, des réponses creuses, comme mes questions et des entrefilets sans queue ni tête – aucun rapport avec les chiens écrasés- dans des journaux locaux, même pas dans la PQR.

Je suis sur les évènements sportifs locaux, sauf que j'aime pas le sport, ça n'aide pas.

Bref, je vivote.

Maud - c'est ma copine – elle croit en moi, bien plus que moi. Elle est avocate, elle est brillante, je ne sais toujours pas ce qu'elle me trouve. Elle assume tout, le loyer, la bouffe... Elle ne me demande rien, me dit que ça viendra pour moi.

J'ai tout tenté, des concours de nouvelles, des concours de diction, des entretiens d'embauches dans des journaux nationaux, des castings pour la radio, la télé plus compliqué pour moi. Résultats : deux bons d'achat de 200 euros au Furet du Nord en tout et pour tout. J'ai offert l'intégrale des Beatles à Maud, elle a eu l'air surprise. Elle préfère les Rolling-Stones.

Pour mon projet d'écriture, il fallait vraiment que je trouve une idée, un truc jamais vu ou entendu.

C'est arrivé un matin, je descendais la rue Nationale quand je les ai vus. Lui grand, mais vouté par son sac à dos duquel dépassaient des ustensiles de toute sorte. L'autre, tout petit dans un manteau ridicule. Il pleuvait à verse, j'étais trempé, mais moins qu'eux. J'ai croisé le regard du grand. Drôle d'équipe... j'ai poursuivi mon chemin. Point final ce jour-là.

Le lendemain, je les ai à nouveau croisés, toujours cette flotte. Moi, pas le temps, j'étais à la bourre à courir vers cette xième AG, c'est dire si j'étais pressé.

J'étais intrigué par ces deux-là.

J'en ai pas parlé à Maud, mais je me demandais en boucle comment ils en étaient arrivés là.

Ça m'interpellait aussi, peut-être qu'ils avaient leur Maud pour les épauler et que d'un seul coup... J'essayais d'oublier mais ça me trottait.

J'y suis repassé le lendemain à la même heure. J'ai demandé au grand de quoi ils avaient besoin. Il a marmonné, je lui ai donné 50 euros, une folie, c'était pour les courses, je me débrouillerai.

Ça commence à m'obséder, c'était quoi leur histoire ? Quand je passe devant la glace, j'ai comme le reflet du grand dans le miroir. On dirait qu'il m'attend. Il ricane.

Maud

Il est bizarre Alain depuis quelques jours, il est comme enfermé dans lui-même. Il ne croise plus mon regard.

Il a même perdu les 50 euros des courses. C'est la première fois que ça lui arrive, il avait l'air gêné.

Il part tôt le matin et ça fait deux jours qu'il revient trempé. D'habitude, ses rendez-vous pour ses articles, ses piges, c'est plus tard dans la journée.

Je lui ai redonné 50 euros, il les a enfouis dans sa poche et il est sorti, m'a juste effleuré la main.

Le téléphone a sonné, un pauvre type était en garde à vue, j'étais commise d'office. On reparlera de tout ça plus tard. Faut que je parte.

Le gars en garde à vue, un dénommé Bertrand, déboussolé. Deux ans de prison et à la sortie, il a tenté de voler un tiroir-caisse, sans masque, sans arme rien qu'avec la voix. Ils l'ont fichu dehors, des flics passaient, allez embarqué.

Il fait pitié. Il s'exprime bien mais c'est entrecoupé de sanglots. Avec son casier, direction la préventive. Au final, ça n'a plus l'air de l'effrayer. Il passera en comparution immédiate dans un mois, tu parles d'une immédiateté. En attendant, il sera au chaud et nourri. Il a souri. Je le reverrai dans une semaine au parloir de la prison de Sequedin.

En sortant, j'ai essayé de joindre Alain : répondeur ! ça m'agace, d'habitude il répond.

Alain, je l'ai rencontré lors de l'AG de mon association pour enfants de détenus. Il était au fond de la salle en jean et baskets, un carnet et un crayon à la main, on aurait dit qu'il n'écoutait pas. Ça m'a intriguée, à la fin, je suis allée le voir. Il m'a demandé qui j'étais ; j'étais interloquée : je m'étais présentée à l'auditoire et avais parlé de nos actions pendant plus d'une heure. Un journaliste ça ? Il a bredouillé, il a pris quelques notes, je lui ai donné ma carte s'il avait

d'autres questions. Il est parti.

Plus eu de nouvelles de son article. Je l'ai croisé dans la salle des pas perdus bien plus tard. Je ne l'avais pas vu, encore moins reconnu.

Il m'a interpellé. Désolé, il avait perdu ma carte et n'avait pas pu m'envoyer l'article. Il m'a offert un café, il m'intriguait, j'ai accepté.

En fait d'article, c'était plutôt une brève : quelques lignes à côté d'un encart publicitaire sur des systèmes de protection contre les vols. Avec une association d'enfants de détenus en exergue... j'ai éclaté de rire. Pas lui sur le coup ! Un peu lent le type. Je lui ai redonné ma carte et suis partie à l'audience.

Il m'a rappelé deux semaines plus tard, il voulait faire un dossier complet sur mon association. J'ai écouté son message, je me suis dit, on verra...